

Ah ! mon père, sanglota Léonie.

—Eh bien, tu pleures ! qu'y a-t-il donc ?

—Cet homme, c'est le pilote qui, à bord du *Montréalais*, m'a sauvé la vie.

—Vraiment ?

—Oh ! faites-lui rendre la liberté !

—La liberté ! moi, m'employer pour un rebelle, au moment d'être élevé à la charge de juge en chef, moi, un magistrat ! Vous êtes folle, Léonie !

—Sans lui, pourtant... Murmura-t-elle.

—Sois tranquille, je lui enverrai quelque argent pour adoucir la rigueur de sa captivité... Mais partons. Vos larmes m'impatientent... On nous remarque... C'était peut-être pour voir ce sauvage... Ah ! si je soupçonnais...

M. de Repentigny entraîna la jeune fille, en accentuant ses paroles d'un geste qui eût banni toute espérance du cœur de Léonie, si elle se fût jamais abusé sur les dispositions de son père.

Rentrée à leur maison, sur la place du Marché, vis-à-vis de la caserne, Léonie appela aussitôt son

frère de lait dans sa chambre. La vue de son amant avait chassé son apathie. Ses forces, son activité lui étaient revenues comme par enchantement. Ayant reconnu Ni-a-pa-ah, dont la physionomie expressive avait fait une impression profonde sur sa mémoire lors de la scène du wigwam, elle voulut s'aboucher aussitôt avec elle, pour l'exécution d'un plan qui déjà germaît dans son cerveau.

—Antoine, dit-elle au jeune homme, plus que jamais j'ai besoin de tes services. Tout à l'heure, au débarquement des prisonniers, la mère de l'Indien qui m'a arrachée aux flammes a été blessée par un soldat. Va à la Basse-Ville et hâte-toi de savoir où elle demeure.

Antoine n'eut pas de peine à trouver Ni-a-pa-ah, qu'un pauvre pêcheur—la misère est plus compatissante que la richesse—avait transférée à sa cabane, rue Champlain sur le bord du flauve.

Léonie y vola.

(A Continuer.)

LA METAMORPHOSE.

(Suite.)

CHAPITRE 3^{ème}.

LA MÉTAMORPHOSE.

Il faut avoir passé des années sur un travail, pour comprendre l'importance qu'un homme attache à son ouvrage, un peintre à son tableau, un poète à une idée, un savant à une découverte. Les enfants ne savent jamais cela ; ils n'attachent d'importance qu'à une poupée, et encore la brisent-ils sitôt qu'on la leur donne. Ils ne comprennent pas que d'une chose qui leur paraît très-laide, dépendent quelquefois la gloire, la fortune et le bonheur d'une personne, qui a mis en elle tout son avenir. Les enfants bien élevés devraient savoir cela, et apprendre de bonne heure à respecter ce qu'ils ignorent.

Sophie ne se doutait pas qu'en repoussant cette casserole, et en la privant de feu pour un moment, elle avait rendu le travail du sorcier impossible, et que toutes les peines qu'il se donnait depuis tant de mois pour maintenir ce feu dans une chaleur égale et continue, étaient perdues comme s'il n'avait jamais rien fait ; en vain il avait détérré tous les trésors de la science, en vain il avait veillé nuit et jour pour parvenir à une découverte merveilleuse ; tout cela était devenu inutile. Il fallait tout recommencer, à la dernière épreuve, au moment même du succès ! Qu'on se figure donc le désespoir du sorcier quand il vit d'un seul coup tout son avenir détruit ou travail anéanti ; il devint pâle de colère, il pleura de rage, comme pleure un sorcier : des larmes, es larmes noires coulèrent de ses yeux, et tombèrent sur la pierre blanche en deux taches d'encre ;

ses mains se tordaient de fureur. Il ne pouvait parler ; il repassait dans sa mémoire infernale les imprécations les plus terribles, les malédictions les plus puissantes, pour en accabler la malheureuse enfant, qui s'était jetée à genoux devant lui, et qui élevait en tremblant ses mains suppliantes.

Tout à coup, perdant l'esprit, et comme saisi d'une inspiration de vengeance, il s'empara du poëlon fatal, où les gros yeux brillaient encore, et lança violemment tout ce qu'il contenait au visage de la pauvre Sophie, qui courba la tête, épouvantée, et tomba évanouie.

Le sorcier, tournant plusieurs fois autour d'elle, prononça les paroles magiques :

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Et bientôt Sophie ne fut plus Sophie : ses jolies petites mains s'étaient changées en pattes avec de longues griffes, ses grands yeux d'un bleu si tendre étaient de gros yeux vert, ses cheveux blonds n'étaient plus qu'une épaisse fourrure ; enfin cette Sophie gentille, si fière de sa beauté, n'était plus qu'une grosse chatte sans grâce, que comme chatte on n'aurait pas même admirée.

Quand la pauvre Sophie revint à elle et qu'elle et comprit sa métamorphose, son cœur se serra tristement ; elle voulut parler, parler avec cette douce voix à laquelle sa bonne mère ne pouvait résister : hélas ! elle n'avait plus de voix ; elle miaula, mais elle miaula faux ; car le sorcier, qui n'avait jamais fait d'autre chatte, n'avait pu lui donner une véri-